

—Parle ! mais auparavant veuille bien me dire si c'est à ton mari que tu viens faire tes confidences. . . . ou si c'est au juge.

D'une voix éteinte, elle dit :

—Au juge !

—Je dois prendre note de tes déclarations ?

—Je n'ai pas à t'indiquer quel est ton devoir.

—Mon Dieu, que va-t-elle m'apprendre ? se disait Daniel.

Mais tout à coup, devant l'atroce souffrance peinte sur le visage de sa femme, il s'attendrit.

—Qu'y a-t-il ? . . . .

Enfin, elle se décide. Elle est venue pour cela. Il le faut bien.

—Daniel, le malheur est entré avec moi dans ta maison. Ton père avait raison, ami, quand il s'opposait jadis à notre mariage. Il eût mieux valu, pour le bonheur de ta vieillesse, que nous ne nous fussions jamais connus. On oublie vite, dans le malheur, les années pendant lesquelles on a été heureux. Ces années-là ne comptent plus, dans la vie, sinon pour qu'on leur compare celles qui vont suivre. Le malheur est plus lourd à porter quand il a été précédé de jours tranquilles. Pour nous, hélas ! la vie est finie.

C'était à elle-même qu'elle parlait, plutôt qu'elle ne s'adressait à son mari. Elle disait cela à voix basse, entrecoupant ses phrases de silences pendant lesquels elle regardait Daniel avec des yeux vagues, ternes, des yeux qui trahissaient si bien le bouleversement de cet être qu'il en était épouvanté.

Il ne voulut pas l'interrompre.

Du reste, son cœur était si serré par l'appréhension de ce qu'il allait entendre que, même s'il avait voulu parler, il ne l'aurait pu.

—Pourquoi m'as-tu épousée ? Il faut toujours écouter les conseils des vieillards, vois-tu. Ils conseillent avec leur expérience, leur connaissance de la vie, tandis que les jeunes gens n'écoutent que leurs passions.

—Clotilde ! dit-il, voulant protester et rendre un peu de courage à cette femme à laquelle il devait vingt années de bonheur.

—Je n'étais pas digne d'entrer dans ta famille, mais je ne savais pas ! . . . . Ah ! c'est mon excuse. . . . Je ne savais rien. . . . Comme tout le monde, je me suis crue une enfant abandonnée. . . . J'ai interrogé Chavarot qui, lui, connaissait le mystère de ma naissance, mais il n'a rien voulu dire. L'honneur l'empêchait de parler.

—Que sais-tu donc ?

—Tout. Ecoute, Daniel, et ne meurs pas sous la honte. Tu as épousé la fille d'un voleur, d'un assassin et d'un incendiaire ! . . . .

—Que dis-tu, malheureuse ?

—La vérité !

—La fille de Bastien, condamné à mort par coutumace.

—Bastien ! murmura Daniel, cherchant dans ses souvenirs, car il avait jadis entendu parler de cette affaire, qui était une des causes célèbres de l'Orléanais. . . . Bastien, l'assassin du fermier de Montefreux ?

—Oui.

—Toi ! sa fille !

—Moi.

—Mon Dieu, que dit-elle donc ? Que va-t-elle inventer ?

—Je n'invente rien.

—Des preuves !

—Je te les apporte.

Alors, elle lui raconta toute l'histoire de Bastien, que lui avaient révélée les papiers volés par Lafistole. Elle lui dit comment Bastien s'était enfui, comment il était passé en Amérique où il avait fait rapidement fortune ; comment il était venu sous le coup d'un repentir tardif, mais sincère, — on n'en pouvait douter, — trouver Peterson auquel il avait abandonné sa fille ; enfin, comment Peterson avait abandonné l'enfant à Chavarot.

Daniel, assis à son bureau, écoutait cette histoire comme l'accusé devant les juges froids et sévères, écoute sa condamnation à mort.

Il avait les paupières baissées, car il n'osait plus regarder sa femme. Une couleur de bistre s'était répandue sur son visage d'ordinaire assez pâle et le tour des yeux était noir. Tous les traits de la physionomie venaient de s'accroître d'un seul coup, en une minute, faisant de cet homme un vieillard.

Et cependant, il commençait à monter le calvaire.

Le supplice, il ne le prévoyait pas.

Clotilde, folle, demanda :

—Crois-tu maintenant que je suis la fille de Bastien ?

—Je le crois !

—Vois-tu maintenant d'où vient la fortune que j'avais en dot ?

—Et j'ai eu cette fortune entre mes mains !

—Tu n'as rien à te reprocher, du moins ! Ce sont les pauvres qui ont profité des millions amassés par mon père ! . . . .

—Cette révélation, qui te l'a faite ? Ce n'est pas Chavarot, je suppose ?

—Non. . . . mais un de ces clercs !

—Un de ces clercs !

Et Daniel tressaillit, car il venait de se rappeler que Lafistole était employé chez Georges Chavarot.

—Ce misérable se nommait Lafistole. . . .

—Parle ! parle !

—En échange de ce redoutable secret, sais-tu ce qu'il est venu me demander ! . . . .

—Ta fortune ! La mienne ! Celle de mon père ? Il fallait tout donner.

—Aurais-je hésité, s'il ne s'était agi que d'argent ?

—Et que demandait-il donc ?

—Il voulait Bérengère ? . . . .

—L'infâme !

—C'était un marché, tu le vois. . . . ma fille, la femme de cet homme. . . . sinon, c'en était fait de ton honneur, de ton repos !

—Achève ! achève ! je n'ose plus comprendre ! Je n'ose plus penser. . . .

—Alors, un soir, à Vilvaudran, cet homme est revenu me mettre le marché à la main. Il est revenu, les lèvres chargées de menaces, insolent et sans pitié. . . .

—Achève ! achève !

—Je l'ai supplié. . . . ah ! oui, je l'ai bien supplié. . . . mais il riait à toutes mes supplications, il riait, cruel et sans cœur. . . . Je me suis senti devenir folle. . . . Je ne savais plus ce que je faisais, à ce moment terrible. . . . à une dernière menace, je me suis jetée sur lui. . . . pour le frapper, pour le chasser, parce que je voulais défendre ma fille, parce qu'on ne prend pas ainsi une enfant sans que la mère la défende ! . . . . J'avais une vigueur que je ne me connaissais pas. . . . Je le maintenant sans peine et il se débattait sous mon étreinte, sans y échapper. . . . Je te raconte tout, Daniel, tout. . . . comme cela s'est passé. . . .

—Oui, oui, raconte, achève !

—Tout à coup il a eu peur, sans doute, car un revolver s'est trouvé sous sa main. . . . En aurait-il fait usage contre moi ? Était-ce seulement pour me faire lâcher prise ? . . . . En nous débattant ce revolver passa de sa main dans la mienne. . . . Il voulut me le reprendre. . . . et soudain un coup retentit. . . . Lafistole s'affaissa, immobile. . . . frappé au crâne. . . . Le revolver était sur le tapis. Était-ce moi qui, rencontrant l'arme, avait tiré ? Je ne sais pas, je te le jure par tout ce qu'il y a de plus cher pour moi en ce monde, par ton amour, mon Daniel, et par ma Bérengère chérie !

—Tu l'as tué ! . . . .

Le juge avait mis sa tête entre ses mains, et machinalement, sans savoir, certes, ce qu'il disait, il répétait :

—Clotilde ! assassin ! Et moi le juge !

C'était cette dernière pensée qui le frappait plus particulièrement sans doute, car il y revenait :

—Moi le juge ! Moi ! moi ! moi ! son mari !

Il ne pleurait pas.

Clotilde s'était mise à genoux devant lui et murmurait :

—Pitié ! pitié !

Il n'entendit point. Il n'écoutait que son désespoir.

Tout à coup il eut un rire navrant, presque de fou.

—C'est trop ! c'est trop ! Qu'ai-je fait pour être accablé ainsi ?

—Pitié ! disait Clotilde, pitié, Daniel !

—Et mon père, mon père quand il va tout savoir ! !

—Je me tuerai ! Je disparaîtrai ! mais je sauverai votre honneur.

—L'honneur ! dit-il, comme s'il ne comprenait pas, l'honneur ! !

Et qui rendra l'honneur à Séverac ? Qui lui rendra la vie ! Ah ! Clotilde, tu m'as laissé accuser cet homme, toi qui le savais innocent.

—Pardonne ! j'ai été surprise. Non, ce n'a pas été ma faute ! . . . .

Il me semblait impossible qu'il ne se disculpât point, et je ne pouvais prévoir sa mort foudroyante ! Ah ! si j'avais prévu, j'aurais tout dit, oui, je le jure, tout. . . . tout ! . . . .

—Il est trop tard.

—Hélas !

—Quel a été le rôle de Pierre Jourdan ?

—Il m'a trouvée devant le cadavre de Lafistole, et, tu le sais, il l'a emporté, ce cadavre, à travers le bois ; il m'a sauvée, alors, il a sauvé Bérengère. . . .

—Et il s'accusait ! noble cœur !

—Plus noble encore que tu le dis, car il aime depuis longtemps notre fille, en secret. . . . Plus noble et plus généreux cent fois que tu le penses, car Pierre Jourdan est le petits-fils du fermier assassiné par Bastien. . . . par mon père !

—Mais il l'ignore ?

—Il le sait !

—Tu le lui as dit ?